

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,

Rue de Lorraine, 43,

à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 1 exemplaire sont

annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

Annonces. . . . . 25 Cent. la ligne  
Réclames. . . . . 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue duf. Poissonnière, 10  
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

## ABONNEMENTS :

Un An . . . . . 12 Francs.  
Six Mois . . . . . 6 id.  
Trois Mois . . . . . 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 25 Octobre 1870.

## NOUVELLES LOCALES.

La compagnie des Gardes du Prince, dont l'effectif depuis le commencement de la guerre avait été diminué par suite du départ successif d'un certain nombre de français rappelés dans leur pays, va être complétée prochainement au moyen de soldats recrutés en Italie, en Belgique, en Hollande et en Suisse.

A cette occasion il convient de faire remarquer que les français qui se trouvent encore dans la Compagnie des Gardes et dans le Corps des Carabiniers, sont tous libérés du service de l'armée et de la garde mobile

La rentrée du Tribunal Supérieur a eu lieu, mardi dernier, 18 octobre courant. La messe du Saint-Esprit à laquelle assistaient M<sup>gr</sup> l'Evêque, M. le Secrétaire Général, M. le Maire, et la plupart des fonctionnaires de la Principauté, a été chantée dans l'église cathédrale, puis le cortège s'est rendu au tribunal où M. l'Avocat Général a prononcé le discours de rentrée.

La dignité du magistrat, tel est le sujet que l'orateur a traité avec beaucoup de simplicité de style et d'élevation de pensée.

Après le discours de M. l'Avocat Général, M. le Président a déclaré ouverte l'année judiciaire 1870-71 et a levé la séance.

Il nous a été donné de contempler hier soir un des spectacles de la nature les plus beaux et les plus rares à la fois. Toute la partie du ciel située derrière la chaîne du mont Agel semblait refléter les lueurs d'un vaste incendie; une magnifique aurore boréale y brillait de tout son éclat.

Le phénomène s'est produit dans toute sa magnificence à 8 h. 30 minutes, mais entre 7 h. et 7 h. 30 m. on apercevait déjà une lueur confuse vers le nord. Il a cessé entre 9 h. et 9 h. 15 minutes.

Ce météore, que bien des gens, même des savants ne connaissent que de nom, car il a lieu à de très rares intervalles, surtout dans nos contrées, est demeuré jusqu'à ce jour un phénomène inexpliqué ou plutôt imparfaitement expliqué. On pense généralement qu'il est intimement lié au magnétisme terrestre, mais rien ne le prouve cependant d'une façon mathématique.

L'aurore boréale que nous avons admirée hier n'a pas été aussi belle que celles dont quelques savants et voyageurs ont fait la description un peu fantaisiste peut-être; mais elle ne nous en a pas moins frappé d'étonnement et d'admiration.

Le général Guilhem qui a commandé la subdivision de Nice et que beaucoup de nos concitoyens connaissent, vient de tomber glorieusement à la tête de sa brigade sous les murs de Paris.

Voici les lignes élogieuses que publie sur ce brave officier une feuille de Marseille :

Comme militaire, il se recommandait par les plus éminentes et les plus rares qualités.

Parti comme engagé volontaire à dix-neuf ans, il gagna chacun de ses grades sur les champs de bataille, en Afrique, en Crimée, en Italie, au Mexique et il eut partout des citations à l'ordre du jour.

Il était adoré de tous les militaires sous ses ordres à cause de son esprit de justice et de sa vigilante sollicitude pour leurs besoins; aussi pouvait-il tout attendre d'eux lorsqu'il s'agissait de marcher à l'ennemi.

On a pu s'en apercevoir à l'attaque de Chevilly, où sa brigade fit des prodiges d'audace sous le feu le plus meurtrier. Il est vrai de dire que le général ne se ménageait pas lui-même et qu'il considérait comme un devoir strict de donner l'exemple.

Il exerçait un commandement dans les Etats romains au moment où la guerre éclata.

Le général Guilhem était âgé de cinquante-cinq ans. Il laisse une veuve et deux enfants, et si quelque chose pouvait adoucir l'amertume des regrets de cette famille désolée, c'est la certitude que cet officier ne mourra pas tout entier. L'histoire du siège de Paris enregistrera glorieusement son nom.

## Direction Générale des Postes.

Les modifications suivantes viennent d'être opérées, à titre provisoire, dans les services de paquebots-postes français :

Suppression absolue de la ligne de la côte de Syrie, de la ligne de Marseille à Civita-Vecchia, des lignes de Constantinople à Salonique, à Smyrne, à Ibraïla et à Trébizonde, enfin de la ligne de St-Nazaire à Colon-Aspinwall, dont les embranchements sur les Antilles, les Guyanes, le Venezuela, et Curaçao sont rattachés à la ligne de St-Nazaire à la Vera-Cruz.

Réduction à un seul ordinaire, de 4 en 4 semaines, des lignes de l'Indo-Chine, à compter du 2 octobre, et de la ligne du Havre et Brest à New-York, à compter du 20 octobre.

Les correspondances pour les ports de Syrie et du Levant qui cessent d'être visités par les paquebots-

postes français, emprunteront sans doute plus particulièrement la voie d'Autriche; toutefois elles peuvent continuer à être transmises au moyen des services de Marseille à Alexandrie et à Constantinople, pour être réexpédiées de l'un ou de l'autre de ces derniers ports par les moyens de communication qui pourront survivre aux services français suspendus; mais ces correspondances devront être affranchies jusqu'à Alexandrie ou Constantinople et porter la mention: *par Alexandrie* ou *par Constantinople*, à moins qu'elles ne soient adressées à des intermédiaires chargés d'en assurer la réexpédition.

## CAUSERIE.

S'il est un sujet de circonstance, à cette heure, c'est, sans contredit, celui qui a trait aux sièges des places fortes. Depuis celui de Troie, qui dura dix années, jusqu'à celui de Paris dont la longueur ne peut être prévue, une suite nombreuse de sièges remplit l'histoire du monde.

Parmi eux quelques-uns ont une célébrité très-grande, soit à cause des rôles militaires qu'ont joué pendant leur durée tels ou tels grands personnages, soit à cause de la somme de résistance ou d'attaque qui y a été déployée.

De toutes les opérations militaires, le siège est une des plus importantes; elle demande de la part de celui qui la dirige, une étude toute spéciale. Tel général, excellent chef d'armée en rase campagne, est incapable de conduire sagement et surtout promptement le siège d'une place forte.

Arriver à détruire les remparts derrière lesquels s'abrite l'ennemi, tel est le but du siège. Pour l'atteindre, l'usage des canons est nécessaire, mais il faut que ceux-ci soient protégés également par des terrassements élevés à la hâte. C'est pour obtenir ce résultat que l'armée assiégeante creuse des tranchées, c'est-à-dire des fossés dont la terre extraite forme des remparts improvisés. De telle sorte qu'un siège en règle n'est autre chose qu'une lutte de remparts contre remparts.

On comprend dès lors que quand une ville est approvisionnée abondamment ou qu'elle peut se ravitailler avec facilité, le siège peut durer indéfiniment. En effet, les coups de l'artillerie ne portent guère que contre les murailles, et ce n'est que quand celles-ci sont en ruines, que l'armée assiégeante tente ce qu'on appelle l'assaut, ou autrement dit l'entrée violente dans la place.

Mais si les assiégeants donnent l'assaut quand une brèche a été ouverte dans les remparts d'une

ville assiégée, de même les défenseurs de celle-ci essayent de s'introduire dans les ouvrages d'attaque élevés par les assiégeants, lorsqu'ils les ont battus en brèche. Cette opération a pour but non-seulement de tuer du monde aux assiégeants, mais encore d'achever la destruction de leurs travaux et de les mettre, par suite, dans l'impuissance momentanée de bombarder la place.

Le système de siège le plus sûr et le plus efficace est celui qui consiste à bloquer une ville; de cette façon, les assiégés mis dans l'impossibilité de recevoir des vivres et des munitions de guerre sont contraints de se rendre. Les Prussiens ont agi ainsi à l'égard de Strasbourg. Mais il est des cas où le blocus ne peut pas être effectué et alors le siège peut être indéfini.

A Sébastopol, par exemple, la ville n'ayant pu être bloquée, le siège dura vingt-quatre mois environ. Les assiégés ont d'ailleurs tout l'avantage de leur côté lorsque leur place possède des ressources alimentaires; en effet, abrités par les remparts, logés dans des maisons, à l'abri des boulets et de l'intempérie des saisons, il leur est possible de résister jusqu'à la dernière extrémité. Montévidéo, dans le Nouveau Monde, a fourni l'exemple d'une résistance héroïque, résistance qui a duré neuf années, et qui a abouti définitivement à la levée du siège.

Il serait curieux de faire l'historique de tous les sièges mémorables; mais ce travail demanderait une étude sérieuse et une patience de Bénédictin; il faudrait, en effet, compulsier l'histoire du monde entier, et dix volumes n'y suffiraient pas.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de faire même une énumération complète des sièges les plus mémorables nous citerons les plus célèbres et les plus connus. Tels sont, sans ordre précis de date, ceux de Troie, de Carthage, de Jérusalem, de Constantinople, et plus près de nous de Montévidéo, de Saragosse, de Dantzig, de Toulon et de Gênes etc.

Dans l'antiquité, c'est-à-dire dans les siècles de barbarie, il était de mode de passer au fil de l'épée les soldats vaincus; le *væ victis* résonnait lugubrement aux oreilles de ceux qui avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité le sol ou la ville de leurs ancêtres. Aujourd'hui tout cela est bien changé, et ceux-là qui ont eu le courage de résister tant que la chose a été en leur pouvoir, ont au contraire la satisfaction d'être traités avec magnanimité par le vainqueur.

L'histoire fourmille de faits où des bataillons entiers ont reçu l'insigne honneur de sortir des places assiégées avec armes et bagages, et cela grâce à leur héroïque résistance. Le *væ victis* des époques reculées a été remplacée par le *honneur au courage malheureux* plus en rapport avec notre époque civilisée et surtout chrétienne.

#### CHRONIQUE DU LITTORAL.

**Nice.** — M. Marc Dufraisse, nommé commissaire extraordinaire du Gouvernement dans les départements du Sud-Est, c'est-à-dire dans les Alpes-Maritimes, le Var, l'Hérault, la Savoie et la haute Savoie, est arrivé dans notre ville; M. Blache, notre préfet, est allé le recevoir, et l'on assure qu'une entente parfaite existe déjà entre ces deux fonctionnaires.

Une grand'messe en musique a été chantée en l'honneur des soldats tombés, depuis le commencement de la guerre, sur les champs de bataille; le préfet, le maire, la commission municipale et toutes les autorités militaires et judiciaires de la ville y assistaient. M<sup>re</sup> Sola a donné l'absoute.

Le *Phare du Littoral* a reparu, mais il ne sera

qu'hebdomadaire jusqu'à nouvel ordre.

M. le comte de Montalivet, ancien ministre de France sous Louis-Philippe, vient de s'installer à sa villa.

Les étrangers commencent à arriver; les magasins s'ouvrent et les places s'emplissent, chaque jour, d'une plus grande quantité de promeneurs. Malgré l'état des affaires politiques, on croit que la saison ne sera pas trop mauvaise.

Nous avons appris avec plaisir la nomination de M. Nonat aux fonctions de chef de la 3<sup>e</sup> division de la Préfecture. Le nouveau titulaire a donné maintes fois déjà des preuves de son savoir administratif.

**Toulon.** — La division de troupes de ligne arrivée d'Afrique et composée des 16<sup>e</sup>, 38<sup>e</sup> et 39<sup>e</sup> régiments d'infanterie, plus la légion étrangère, a quitté rapidement notre ville pour le théâtre de la guerre.

Pendant que ces mouvements sont poussés avec une activité inouïe, on organise en même temps des ateliers pour la confection des uniformes, des chaussures et des équipements militaires destinés à la nouvelle armée.

Les manutentions de la guerre et de la marine et presque tous les boulangers de la ville fabriquent jour et nuit des quantités prodigieuses de biscuits, tout marche à la fois sans trêve ni repos.

L'insuffisance du Personnel de l'intendance militaire rendant le service administratif excessivement difficile pour assurer l'organisation et surtout les approvisionnements de l'armée de la Loire, ordre a été donné à huit officiers d'administration de la marine de se rendre à Bourges pour se mettre à la disposition du ministre de la guerre et de l'intendant en chef du 18<sup>e</sup> corps d'armée.

Le Préfet du Var s'est, pour le moment, installé à poste fixe dans notre ville.

**Marseille.** — Un arrêté du Préfet des Bouches-du-Rhône vient de suspendre, pour l'avenir, l'organisation de nouveaux corps de Francs-Tireurs. Ceux de Provence et de l'Egalité seront seuls reconnus.

C'est là une excellente mesure, car nous étions menacés de voir naître tant de troupes franches et surtout de voir se créer tant d'uniformes bariolés, que c'en aurait été plus que ridicule.

Une pétition demandant que les exécutions mobilières soient suspendues pendant tout le temps de la prorogation des échéances, va être présentée à l'autorité.

Les cours de l'école de pharmacie et de médecine reprendront le mois prochain; les élèves doivent se présenter avant le 20.

La malle de Maurice nous apporte une nouvelle qui nous touche profondément. Dans cette île, dont les sympathies et l'attachement pour la France ne se sont jamais démentis, on a ressenti vivement le coup qui frappe en ce moment notre pays. Voulant s'associer aux efforts de tous les Français pour secourir les victimes de la guerre, la population mauricienne a ouvert une souscription dont le premier envoi s'élevant à 40,000 fr. arrive par cette malle. Les souscriptions continuent à affluer.

Les nouvelles reçues de France étaient datées du 5 septembre. Elles avaient causé, nous dit l'un des journaux du Port-Louis, une véritable stupeur, et ce n'était partout qu'un cri d'angoisse: que Dieu protège la France!

Nous empruntons au *Moniteur Universel* le récit suivant d'un voyage en ballon entre Paris et la Province:

Le 14 octobre, à une heure un quart, le ballon le *Jean-Bart*, s'élevait de Paris. J'avais l'honneur de conduire dans les airs, MM. Ranc, maire du 9<sup>e</sup> arrondissement, et Ferrand chargés d'une mission spéciale du gouvernement. Outre les voyageurs confiés à mes soins, j'emportais avec moi 400 kilogrammes de dépêches, c'est-à-dire cent mille lettres, cent mille souvenirs envoyés de Paris par la voie des airs à cent mille familles anxieuses!

Par un soleil ardent et superbe, nous passons la li-

gne des forts; à 1,000 mètres nous distinguons nos ennemis qui en toute hâte se mettent en mesure de nous envoyer des balles et des boulets. Mais nous planons trop loin de la terre, pour que l'artillerie puisse nous faire peur, nous entendons les balles qui bourdonnent comme des mouches au-dessous de notre nacelle, et nous nous laissons mollement bercer par les ailes de la brise jusqu'au dessus de la forêt d'Armanvilliers.

Là un spectacle plein de désolation se présente à nos yeux. Les maisons, les habitations, les châteaux, sont déserts, abandonnés, nul bruit ne s'élève jusqu'à nous, si ce n'est celui de l'aboïement rauque et sinistre de quelques chiens abandonnés.

Plus loin, au milieu même de la forêt de Jouy, c'est un camp prussien qui s'étend sous notre nacelle; on remarque des travaux de défense habilement organisés pour répondre à toute surprise. Les tentes forment deux lignes parallèles aux extrémités desquelles s'élèvent des remparts de gabions et de fascines. Près de là nous apercevons un immense convoi de munitions qui couvre les routes entières; il est suivi d'une infinité de petites charrettes couvertes de bâches blanches; des uhlands l'accompagnent en grand nombre. A la vue de notre aérostat, ils s'arrêtent, et nous devinons, malgré la distance qui nous éloigne, qu'ils nous jettent un regard de haine et de dépit. Quelle joie nous éprouvons, mes compagnons et moi, en riant de bon cœur de leur impuissance!

Cependant le soleil échauffe nos toiles, et dilate le gaz qui les gonfle; les rayons ardents nous donnent des ailes, nous bondissons vers les plages aériennes supérieures, et bientôt la terre disparaît à nos yeux. Quelle splendeur incomparable, quelle munificence inouïe dans cette mer de nuages que semblent terminer des franges argentées aux éclats vraiment éblouissants! Au milieu du silence et du calme, nous admirons ces sublimes décors du ciel, et pendant quelques secondes nous perdons de vue les misères terrestres.

Mais voilà la nuit qui couvre de son manteau le ciel et la campagne. Il faut songer à revenir à terre, regagner le plancher des braves défenseurs de la patrie. Nous voyons accourir des paysans qui nous crient à tue-tête: « Il n'y a pas de Prussiens ici! Vous êtes près de Nogent-sur-Seine à Montpothier, descendez vite! » Tous ces cris nous décident enfin, et nous tombons pour ainsi dire dans les bras de nos braves amis sans aucune secousse.

Grâce à leur aide obligeante, à celle de leur curé, dont nous ne saurions oublier l'accueil touchant, nous emportons vivement dépêches et ballon. « Les prussiens ne sont pas loin, disaient-ils; ils vous ont vu descendre, et peuvent vous surprendre. Allez-vous-en au plus vite. » C'est ce que nous nous empressons de faire, et nous arrivons chez le sous-préfet de Nogent, M. Ebling. Une réception enthousiaste nous est offerte; nous le quittons bientôt, ne voulant pas perdre un seul instant pour gagner Tours, où notre devoir nous appelle.

Nous sommes obligés de faire un détour immense, de passer par Troyes, Dijon, Nevers, Bourges, pour arriver enfin à bon port.

Je retrouve à Tours mon frère Gaston Tissandier qui m'a précédé dans les airs; nous allons prochainement tenter ensemble la rentrée à Paris par voie de l'air.

Nous rencontrons heureusement en route M. de Kératry et ses compagnons de voyage; ils nous reçoivent obligeamment dans leur wagon. Nous apprenons ainsi les malheurs arrivés à ces messieurs par l'imprudence inexplicable de leur aéroplane.

M. de Kératry est blessé et ses amis contusionnés par une horrible chute.

Ils étaient partis quelques heures avant nous de Paris, avec un vent plus inquiétant que le nôtre. Nos craintes étaient justifiées; par cela même ils auraient pu encore plus que nous tomber parmi les Prussiens.

Nous sortions de Paris avec les meilleures espérances. Notre ballon nous montrait cette grande ville

presque en son entier à notre départ. Quelle noble ville et quels beaux exemples elle donne en ce moment ! L'union la plus parfaite et l'excitation à la défense la plus grande. Les rues sont pleines de gardes nationaux faisant l'exercice, les mobiles marchent avec l'entrain le plus admirable, et veulent à l'envi dépasser le courage de ceux qui sont sortis la veille de nos remparts. Le soir la ville est calme, elle se repose ; les gardes nationaux veillent aux fortifications, laissant travailler aux environs les Prussiens, qui essayent à refaire leurs batteries de canons, qui sont exactement détruites le lendemain matin par nos artilleurs de la marine.

Les habitants ont tous bravement pris leur parti pour la famine, encore loth de nous heureusement ; il faut prendre nos précautions cependant. Chaque personne a un bon de viande de 500 grammes par jour, pauvre ou riche sans exception. Les ouvriers privés forcément de travail, sont aidés régulièrement dans chaque mairie. Les dames de la ville aident aussi par leur travail les ouvriers les plus pauvres, et augmentent ainsi leur salaire ; elles apportent à ces pauvres femmes le travail de leur journée. — Avec une entente et une fraternité pareille, la ville de Paris ne saurait succomber ; — elle attend patiemment l'élan de la province.

M. Ranc et nous, nous apportons à la France les glorieuses nouvelles des journées du 12 et du 13, qui ont déjà soulevé l'ardeur de tous les combattants, et qui conduiront nos soldats à de prochaines victoires. Bientôt se réalisera l'espoir de Paris et de la Nation, la République saura chasser de son territoire l'ennemi assez audacieux pour pénétrer au cœur même de la France, où il creusera son tombeau.

ALBERT TISSANDIER.

Voici ce que nous lisons dans un journal du Havre, au sujet d'un écrivain qui a consacré de charmantes pages à la principauté de Monaco :

Un de nos concitoyens, M. Charles Diguët, qui, en qualité de correspondant de journal, a suivi les opérations de la campagne du Rhin jusqu'à Sedan vient d'arriver dans notre ville.

M. Charles Diguët a réussi à franchir les lignes prussiennes, après avoir surmonté une série incroyable de difficultés.

Réfugié en Belgique, il y a séjourné quelques jours. Il fait le plus grand éloge de la réception dont il a été l'objet. Sans violer la neutralité, les Belges témoignent d'une sympathie toute cordiale en faveur des Français.

M. Diguët a été légèrement blessé à la main par un ricochet de balle.

La discipline et l'organisation des forces prussiennes, dit-on, sont réellement merveilleuses.

Il a été témoin d'un fait qui le prouve surabondamment. Une heure après un engagement des plus meurtriers, M. Diguët a vu des Prussiens qui faisaient l'exercice à la cible sur le champ de bataille même et au milieu de leurs camarades morts.

## VARIÉTÉS.

### Histoire de deux grands peuples.

On lit dans un manuscrit d'une haute antiquité, mais récemment connu et rapporté, dit-on, par les Anglais de leur expédition d'Abyssinie, dit le *Chroniqueur*, qu'il existait autrefois en Orient deux grandes nations, vivant à côté l'une de l'autre en paix et en prospérité. Sur toute l'étendue des deux pays, les champs étaient admirablement cultivés, le commerce international était des plus actifs, les arts et les sciences florissaient, l'aisance était partout, et partout les mœurs s'étaient maintenues douces et pures.

Ces deux grands peuples donc n'avaient jamais cessé de vivre dans la plus parfaite union, lorsqu'un jour le Roi chez l'un d'eux, appuyé par toute la cour, s'avisait de prétendre que la nation qu'il gouvernait était la plus grande des deux, qu'elle l'emportait notamment sur l'autre par la force et la vaillance de ses guerriers. Une telle prétention fit le plus mauvais effet à la cour du Roi du

pays voisin, et on l'attribua à la jalousie qui dominait chez des gens qui sentaient leur propre infériorité. Les rapports s'aggravèrent, il y eut des défis ; bref, l'on se prépara à la guerre de part et d'autre.

Ce changement d'état de choses avait été en principe le fait exclusif des chefs des deux nations, tout au plus encore celui de quelques lettrés égarés ou fanatiques, et les peuples, n'y étant pour rien, se demandaient ce que cela signifiait. Aucun de ces deux peuples paisibles et travailleurs ne s'était, en effet, interrogé sur le point de savoir lequel était plus grand ou plus puissant que l'autre ; ils n'avaient jamais pensé que cela fût d'une importance quelque peu sérieuse pour des gens qui ne veulent pas la guerre de parti pris ; ils ne songeaient qu'à vivre honnêtement, et ils s'étaient unis entre eux par une foule de liens ; après tout, que leur importaient les visées sottes ou ambitieuses de leurs chefs ? Mais ceux-ci firent si bien, chacun de leur côté, qu'ils parvinrent à tourner complètement les têtes ; ils dirent que la paix c'était excellent, mais qu'il y avait avant tout l'honneur et la sûreté de la nation. Les peuples, tout en reconnaissant que leur honneur et leur sûreté devaient rester saufs, cherchaient vainement en quoi ils pouvaient être compromis par les paroles et les prétentions de quelques hommes qui n'avaient nullement mission de parler pour les autres ; mais on leur rappela si souvent et avec un enthousiasme si bien senti la gloire et le sabre de leurs pères, le drapeau national voilé et mille autres choses encore, qu'ils finirent par croire.

Chacun des deux peuples inventa des engins de destruction dont il devint fier et avec lesquels il défia son voisin. A cette époque, le fusil de Sadowa, ni même l'antique fusil à mèche, n'étaient pas trouvés, loin de là. L'arme favorite des guerriers, dit le vieux manuscrit, était encore, avec la lance et l'épée, la fronde primitive et le caillou vulgaire. On découvrit donc des frondes mécaniques qui lançaient des nuées de pierres sur l'ennemi et qui faisaient merveille ; d'autres fabriquèrent des cuirasses impénétrables qui mettaient à l'abri de tout danger ; bref, on se trouva un jour préparé à anéantir les barbares, et tous devinrent impatients d'essayer leurs armes nouvelles ; il ne fallait plus qu'un prétexte.

Il s'en présenta plusieurs, mais, malgré toute la bonne volonté des chefs, on n'osa les trouver suffisants pour s'entre-détruire ; ainsi, une fois les troupes de l'une des parties, y compris le berger et sa houlette (les peuples étaient alors encore un peu pasteurs), envahirent des champs qui appartenaient à l'ennemi ; on prétendit qu'il y avait là violation de territoire, mais il fut prouvé que le berger, étant myope, n'avait pu apercevoir les frontières, et l'affaire en resta là. Cependant il arriva qu'une fort jolie fille se trouvait à marier dans un de ces deux pays ; c'était, dit-on, une princesse ; elle était immensément riche et avait de nombreux prétendants ; par une triste fatalité, un seigneur d'au-delà des frontières fut le préféré. C'en était trop ; les meneurs du peuple déshérité virent là l'effet des manœuvres occultes de l'ennemi et un nouvel outrage ajouté à tant d'autres. Était-ce assez toutefois pour entreprendre une destruction générale des hommes et des choses ? Il se trouvait encore des sceptiques incorrigibles qui ne le croyaient pas ; il n'y avait là, selon eux, qu'une affaire toute privée et de sentiment ; il fallait s'en prendre à la jolie fille que son cœur avait entraîné vers l'ennemi. On fit honte aux opposants de leur lâcheté : « Il ne leur restait donc plus une goutte de sang de leurs pères dans les veines ? Et pourtant ils n'avaient qu'à le vouloir pour vaincre ; les frondes mécaniques étaient irrésistibles et une grande gloire les attendait. »

Enfin la guerre fut déclarée, et par un entraînement ou un revirement aussi subit qu'étrange, les deux peuples applaudirent et entonnèrent une foule de chants guerriers ou patriotiques ; l'air, en retentissant à cent lieues à la ronde. On s'aborda avec enthousiasme, et puis les amours-propres étant en jeu et les passions de plus en plus surexcitées, on finit par se massacrer avec acharnement, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne de valide, sauf les femmes et les enfants à la mamelle ; les deux pays étaient dépeuplés, ravagés, ruinés sur toute leur étendue ; mais les engins de guerre avaient fait merveille, et l'héroïsme des combattants avait été magnifique ; une preuve, c'est qu'il n'en restait plus aucun debout.

Je me trompe, il en restait un ; il s'appelait *Vivabo*, mot qui, dans la langue du pays, signifiait : *Tout me fait rire, je ris de tout*. Ce nom était bien porté par cet étrange personnage, car nul ne s'était autant moqué de la pauvre humanité qu'il méprisait. Rien n'échappait à ses audacieuses railleries ; certaines gens disaient tout bas que c'était le diable. Homme de confiance de l'une des deux cours, il comptait parmi les principaux promoteurs de la guerre actuelle ; il y avait lui-même pris une part active et s'était battu comme tout le monde, ou plutôt il avait fait semblant de combattre ; en effet, par un suprême dédain pour les hommes, qu'il jugeait même indignes de sa colère ou de ses coups, il

ne prenait jamais pour toutes armes et munitions de combat qu'une quantité de pommes cuites avec lesquelles il chargeait sa fronde et dont il accablait l'ennemi. Il avait, au surplus, si bien fait son compte, ou quel qu'esprit ténébreux le protégea si bien, qu'il sortit seul sain et sauf de la dernière bataille où les deux armées se donnèrent le coup de grâce ; il proclama donc victorieuse en sa personne la nation à laquelle il appartenait, déclara l'autre réunie à celle-ci, et se reconnut Roi de tout les deux, sous le nom de *Vivabo I<sup>er</sup>*.

Quand tout cela fut fait, il se retira au fond de son palais pour rire tout à son aise ; il rit à s'en tenir les côtes : « Les imbéciles, se dit-il ! Ils vivaient heureux, autant qu'on peut l'être sur ce sot monde, et ils ne le savaient pas... ; leurs pays étaient riches, et voilà qu'il n'y a plus pierre sur pierre, plus un épi dans les champs... ; la nature les avait faits pour exister et développer leurs facultés, et ils ont mis une vraie rage à se détruire les uns les autres... ; on leur a dit qu'il fallait vivre ou plutôt mourir pour la gloire de la patrie, et ils ont cru... On leur a dit que la première vertu consistait à être invincible dans les combats, et ils ont cru... et je suis resté seul, victorieux, moi !... Mais, maintenant, Sire, à vos nouvelles fonctions, et montrez-vous digne d'une aussi haute dignité. »

Sur ce, *Vivabo* prit une grande feuille de papier et écrivit la proclamation suivante : « Mesdames, mes petits enfants, et vous, illustres éclopés, héros survivants d'une guerre immortelle, salut ! Le Tout-Puissant a daigné nous choisir pour présider à vos destinées ; nous nous efforcerons de nous rendre digne de cette grande faveur en maintenant au-dessus de toute comparaison la gloire de la nation, et nous comptons sur vous pour nous aider dans cette tâche. Il ne vous reste plus guère de pain à manger ; mais l'histoire vous fera vivre dans le souvenir des peuples. Heureux ceux qui sont morts pour la gloire de la patrie ! La guerre qui vient de se terminer par la plus mémorable des victoires, sera pour vos fils un éternel exemple de ce que peuvent la force, le courage et la persévérance dans les combats et un encouragement pour eux de marcher sur vos traces. Si nous sommes sortis victorieux de ces grandes épreuves, nous reconnaissons, dans la profonde humilité de notre cœur, que c'est uniquement à la faveur du Tout-Puissant que nous le devons ; vous vous joindrez à nous pour le remercier, et à cet effet nous ordonnons trois jours de prières publiques ; puisse-t-il toujours protéger nos armes ! »

Cette proclamation, bien reçue des uns, faillit réveiller les passions des autres, car ceux du peuple annexé qui n'avaient pas succombé dans la lutte, c'est-à-dire des femmes et des estropiés, prétendirent qu'en exaltant les victorieux elle humiliait les vaincus. Mais *Vivabo* leur expliqua très-bien que la gloire était pour tous ceux qui avaient vaillamment combattu en se sacrifiant, et comme il se trouvait encore plus de tués et d'endommagés de leur côté que du sien, ils pouvaient légitimement s'attribuer la plus grande part de ses louanges ; explication qui satisfait tout le monde.

Le Roi, comme il en avait le droit, choisit la plus jolie fille des deux royaumes et se maria. Il eut un fils qu'il aima et éleva pour le trône. Soit que le sentiment paternel eût modifié sa mauvaise nature, soit que l'âge et la réflexion eussent changé ses idées, *Vivabo*, avant de mourir, voulut poser un acte sérieux. Il publia qu'éclairé par une lumière surnaturelle, il était revenu d'une erreur profonde ; qu'il savait maintenant que les hommes avaient été créés pour vivre et non pour se détruire, pour jouir des biens de la terre et non pour la ravager ; qu'en conséquence, il laissait les instructions suivantes à ses successeurs pour être observées par eux à perpétuité, sous peine de déchéance.

1<sup>o</sup> Si un ministre dit au Roi : « Sire, vous êtes le plus puissant des monarques de la terre et nul ne pourrait vous résister, » qu'il soit pendu ; 2<sup>o</sup> Si quelque faux brave dit à la nation : « Souvenez-vous de la vaillance et des exploits de vos pères, et ne souffrez pas qu'on refuse de s'abaisser devant votre grandeur, » qu'il soit pendu ; 3<sup>o</sup> Si un général dit à son pays : « Il me faut la moitié de vos revenus et de votre sang pour vous conquérir de nouveaux lauriers, » qu'il soit pendu ; 4<sup>o</sup> Si quelque imbécile dit au peuple qu'on est plus fort par la guerre que par la paix, par la faiblesse militaire que par le travail, qu'il soit pendu ; 5<sup>o</sup> Enfin, quant aux niais, toujours prêts à ajouter foi aux propos de ceux qui les trompent ou les exploitent, qu'ils soient pendus plus haut que les autres.

Ici finit le manuscrit. On ignore ce que devinrent par la suite les héros de cette histoire ; mais il est à présumer qu'ils sont tous morts, comme tant d'autres dont on ne parle plus.

Pour analyse et traduction conformes,  
Un Orientaliste.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 17 au 23 octobre 1870

NICE. b. *Deux frères*, français, c. Forconi, vin  
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, sable  
 NICE. b. *Ste-Marie*, id. c. Bonifaccio, bois  
 GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, id. c. Jovenceau, sable  
 ANTIBES. b. *Deux Amis*, id. c. Gabriel, gravier  
 GOLFE JUAN. b. *Jeune Elvire*, id. c. Baralis, sable  
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Jovenceau, id.  
 STE-MAXIME. b. *Louis Désiré*, id. c. Roquette, vin  
 NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest  
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, sable  
 NICE. yacht *Isabelle II*, national, c. Ciaïs, sur lest  
 VINTIMILLE. b. *N.-D.-des-Miséricordes*, italien,  
 c. Marcenaro, sur lest

Départs du 17 au 23 octobre 1870.

GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, français, c. Gabriel, s. lest  
 NICE. b. *Deux frères*, id. c. Forconi, id.  
 GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, id. c. Jovenceau, id.  
 FINALE. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone, id.  
 ID. b. *Trois frères*, id. c. Ginocchio, id.  
 GOLFE JUAN. b. *Deux amis*, français, c. Gabriel, id.  
 ID. b. *Jeune Elvire*, id. c. Baralis, id.  
 ID. b. *Trois amis*, id. c. Jovenceau, id.  
 SAVONE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.  
 GOLFE JUAN. b. *la Pauline*, id. c. Gabriel, id.

A Nice, chez Visconti, rue du Cours,  
 œuvres complètes d'**Emile Négrin** de Nice :  
 poésies, linguistique, lexicographie, littérature.

**TAVERNE ALSACIENNE**

Tenue par JAMBOIS.

Avenue Caroline à la Condamine.

Magnifique établissement, à proximité du Casino.  
 Déjeuners chauds et froids. — Bière de Styrie à 35 cent.  
 Consommations de 1<sup>er</sup> choix. — Billards.

**VILLA BELLA**  
 A LOUER

à la Saint-Michel prochain  
 aux Moulins (près du Casino)

S'adresser à M<sup>e</sup> BELLANDO, Notaire, à Monaco.

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Été.

**DE MENTON A NICE**

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS				
1 <sup>re</sup> CL.	2 <sup>e</sup> CL.	3 <sup>e</sup> CL.		MATIN		SOIR		
Fr. Cent.	Fr. Cent.	Fr. Cent.		H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
			MENTON . . . . .	8 45	12 30	5 6	8 35	
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE . . . . .	8 55	12 40	5 22	8 45	
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO . . . . .	9 4	12 49	5 32	8 56	
1 10	» 85	» 60	MONACO . . . . .	9 23	12 56	5 44	9 3	
1 80	1 35	1 »	EZE . . . . .	9 34	1 9	5 57	9 16	
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU . . . . .	9 42	1 17	6 5	9 24	
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE . . . . .	9 49	1 24	6 16	9 31	
2 80	2 10	1 55	NICE . . . . .	10 3	1 37	6 29	9 44	

**DE NICE A MENTON**

			STATIONS	MATIN		SOIR		
				H. M.	H. M.	H. M.	H. M.	H. M.
				NICE . . . . .	8 15	12 15	4 —	8 20
» 55	» 45	» 30	VILLEFRANCHE . . . . .	8 32	12 27	4 12	8 32	
» 80	» 65	» 45	BEAULIEU . . . . .	8 39	12 34	4 19	8 39	
1 »	» 75	» 55	EZE . . . . .	8 47	12 42	4 27	8 47	
1 80	1 35	1 »	MONACO . . . . .	9 10	1 —	4 41	9 2	
2 »	1 50	1 10	MONTE CARLO . . . . .	9 16	1 6	4 47	9 8	
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE . . . . .	9 21	1 15	4 56	—	
2 80	2 10	1 55	MENTON . . . . .	9 34	1 24	5 5	9 24	

En vente à l'imprimerie du Journal :

**MONACO ET SES PRINCES**

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.  
 pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

**UNE VISITE A MONACO**

Prix : fr. 1 ; par la poste, fr. 1 20.

**LES MONDAINES**

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. in-12, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.  
 A Nice et à Menton, chez tous les Libraires.

**Hôtel-Restaurant de Strasbourg**

TENU PAR **LOUIS BOULAS**

EX-Cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

**A VENDRE OU A LOUER**  
 près du Casino.

**JOLIE VILLA**

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo  
 S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

**V**OITURES pour la promenade et voyages. — S'adres-  
 ser à Henri Crovetto, place du Casino.

**V**OITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges,  
 rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

**H**OTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo,  
 près le Casino.

**H**OTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des  
 Carmes. — Table d'hôte et pension.

**R**ESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la  
 Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

**H**ôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. —  
 Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

**Villas & Maisons à Louer**

**MEUBLÉES ET NON MEUBLÉES**

aux quartiers de la Condamine & des Moulins.

**SITUATIONS EXCELLENTES EN FAÇADE SUR LA MER. — VUES SPLENDIDES.**

La Campagne de Monaco est une des plus pittoresques de tout le littoral. On y jouit  
 d'un air pur et d'une tranquillité parfaite.